

Lettre de l'abbé de Rancé à
un ami, écrite de son abbaye
de la Trappe, par M.
Barthe,...

Barthe, Nicolas-Thomas (1736-1785). Auteur du texte. Lettre de l'abbé de Rancé à un ami, écrite de son abbaye de la Trappe, par M. Barthe,.... 1765.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

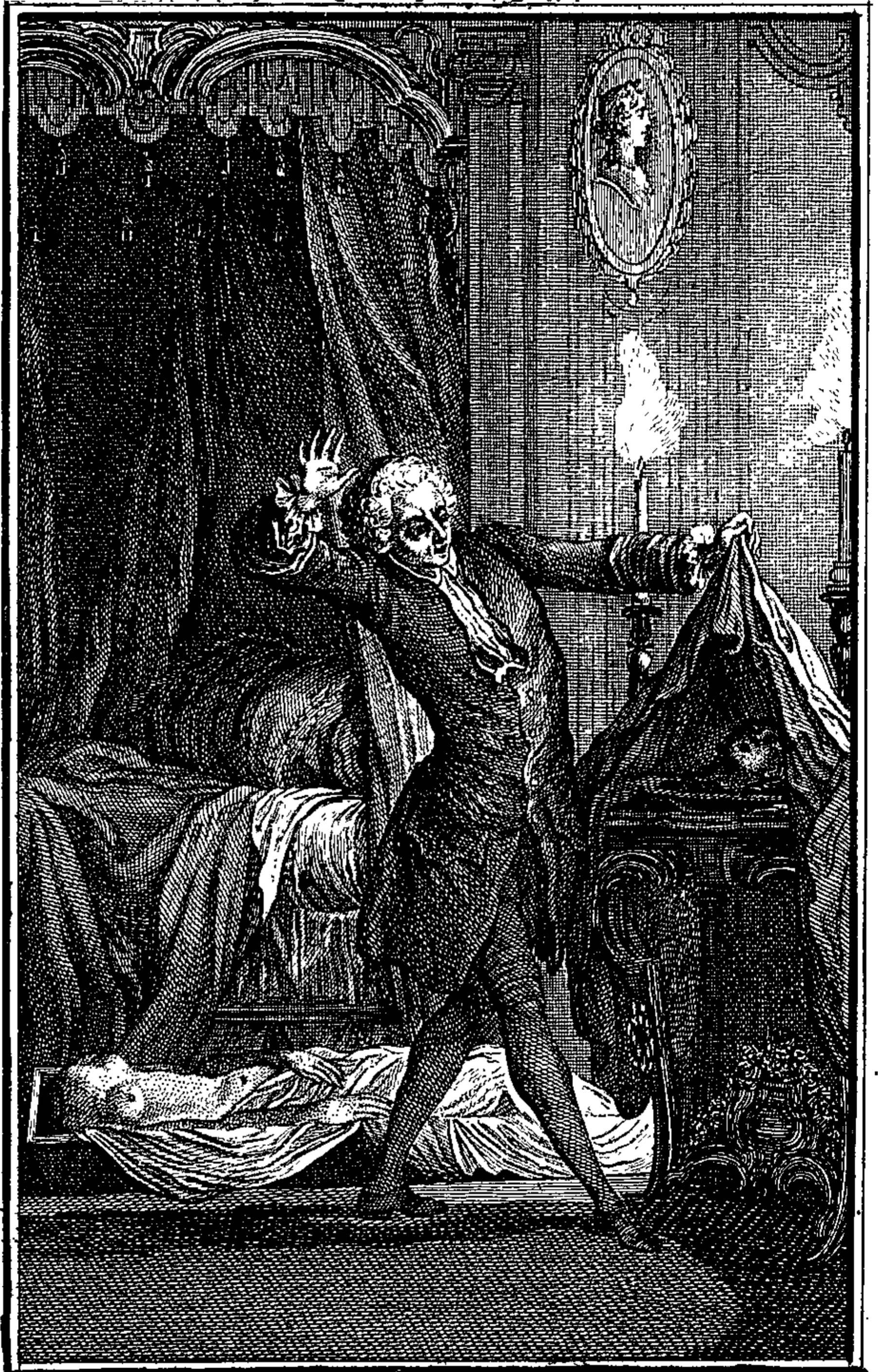
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



Ch. Eisen Inv.

De Longueil Sculp.

LETTRE

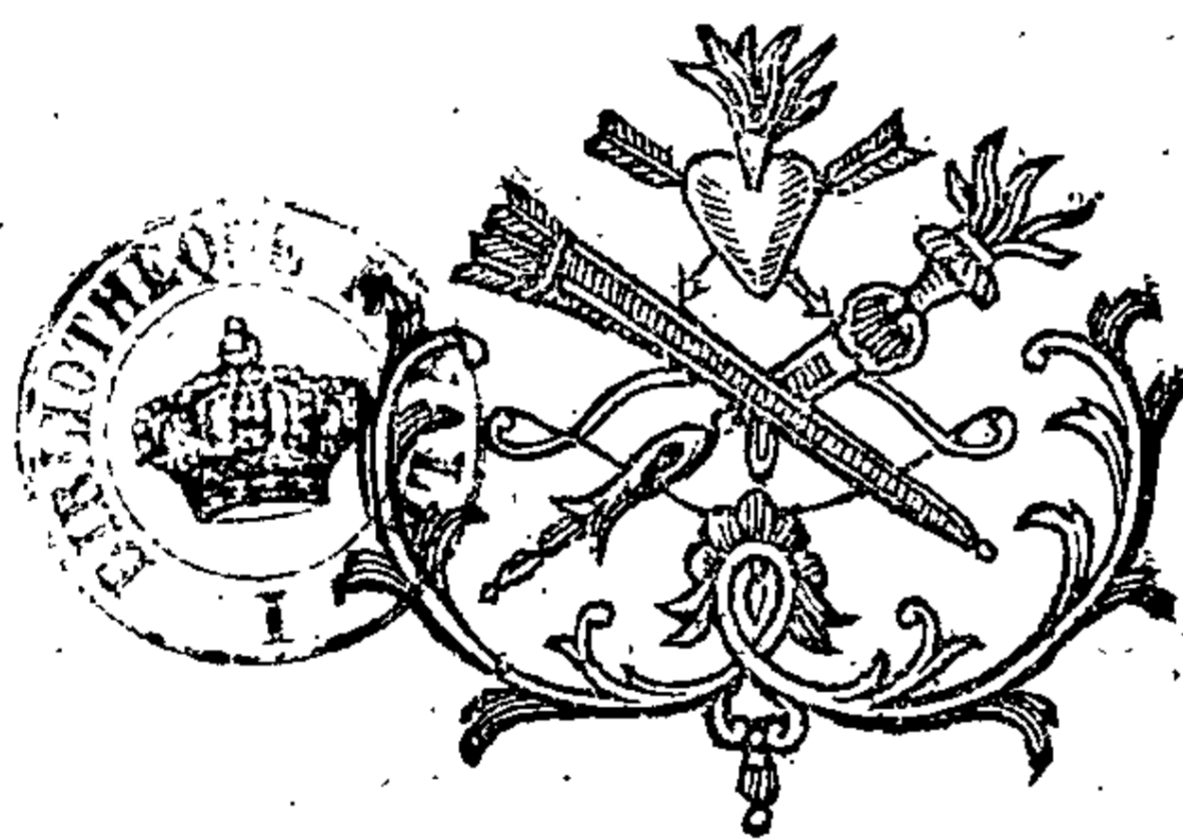
DE L'ABBÉ DE RANÇÉ

A UN AMI,

Écrite de son Abbaye de la Trappe.

Par M. BARTHE,

De l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.



IMPRIMÉ A GENEVE,

Et se trouve

A PARIS,

Chez } DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous
de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Gout.
ET
PANKOUKE, Libraire, rue & à côté de la Comédie
Françoise, au Parnasse.

1765.

ON attribue la conversion du fameux Abbé DE RANCÉ à la mort de Madame la Duchesse de M*** qu'il aimoit. Il venoit de passer plusieurs jours à la campagne ; il ignoroit que cette Dame fût morte ; il entre chez elle dans la nuit par un escalier dérobé. Le premier objet qu'il apperçoit, est un cercueil qui renfermoit le corps de son Amante : elle étoit morte en trois jours de la petite vérole. Comme on devoit la transporter dans le tombeau de ses Peres, on avoit fait faire un cercueil de plomb ; mais ce cercueil s'étant trouvé trop court, il avoit fallu séparer la tête du reste du corps. Frappé d'un événement si terrible, l'Abbé DE RANCÉ renonça dès ce moment au monde. Il se retira à la Trappe, où il fit la Réforme la plus austere. C'est delà qu'il écrit à un Ami qui voyage en Italie, & qui ignore son aventure.

Quelques Ouvrages publiés depuis peu sur la Trappe, ont paru à l'Auteur une occasion favorable de donner le sien, fait depuis longtemps.

EXPLICATION DES FIGURES.

E S T A M P E.

L'ABBÉ DE RANCÉ, en entrant dans la chambre de sa Maîtresse, a vu un cercueil au bas de son lit & dans ce cercueil un corps sans tête. Il s'est avancé vers une table sur laquelle étoit étendu un voile sanglant. Il leve ce voile, reconnoît la tête de son Amante, & recule d'horreur. Cette scène se passe dans la nuit.

V I G N E T T E.

SEUL dans sa cellule il écrit en pleurant. L'Amour lui présente le portrait de sa Maîtresse. Cet Amour qui sourit est porté sur une tête de mort, & placé entre le Réformateur de la Trappe & un Crucifix.

C U L - D E - L A M P E.

LE Cul-de-Lampe représente un tombeau sur lequel est un faisceau en pyramide, formé de l'arc de l'Amour, de son flambeau renversé, d'une discipline & d'une cloche. Aux deux côtés du tombeau est une espece de berceau formé de branches de cyprès; au-dessous, une tête de mort surmontée d'un sablier. Cette tête de mort a deux ossemens en sautoir, avec la bêche dont il est parlé dans la Lettre, & un flambeau sépulcral. Au-dessous de la tête, dans le bas, est un cœur percé de deux flèches.



Ch. Eisen Inv.

De Longuel Sculp.

L'ABBE DE RANCÉ,

DE SON ABBAYE DE LA TRAPPE,

A UN AMI.



ON cœur va se glacer de surprise & d'effroi.
Mon ami, c'en est fait; tout est changé pour moi.
Tu me crois égaré dans cette Ville immense
Qu'habitent les plaisirs, les arts & l'opulence;
Je vis dans un désert. Conforme à mon malheur,
Le deuil de la nature y flatte ma douleur.
Sous les regards d'un Dieu, sous sa main menaçante
Je pleure mes erreurs . . . & celles d'une amante.
Ecoute. Tu connus cette jeune beauté
Qu'embellissoient l'esprit, les graces, la gaîté,

A

Qui dans l'âge bouillant des passions humaines,
 Sentoit leurs premiers feux circuler dans ses veines ;
 D'une illustre famille & l'orgueil & l'espoir :
 Eh ! bien , mon cœur charmé brûloit de la revoir.
 Je devançois une heure au plaisir consacrée ;
 Je volois dans les bras d'une femme adorée ;
 Même elle avoit fixé l'heure , le lieu , le jour.
 Hélas ! je me croyois attendu par l'amour.
 J'arrive ; il étoit nuit. Tout palpitant de joie ,
 Je retrouve dans l'ombre une secrète voie.
 J'entre ; tout se taisoit : je la cherche de l'œil ;
 Soudain , près de son lit , j'apperçois un cercueil.
 Je m'arrête. . . j'y cours , & d'un regard avide. . .
 Dieu ! je vois un corps pâle , inanimé , livide ;
 Ce corps étoit sans tête ; & mon œil égaré
 Ne trouve , en la cherchant , qu'un tronc défiguré.
 Tout à coup , sur un marbre une toile étendue,
 Nouvel objet d'horreur , se présente à ma vue.
 Je quitte le cercueil , j'approche épouvanté ,
 Je souleve en tremblant ce voile ensanglanté.
 Ah ! puis-je retracer cette image effrayante ?
 C'étoit sa tête , ami , la tête d'une amante.

O toi , toi que j'aimai dès nos plus jeunes ans ,
 Qui vis naître des feux sur mon cœur trop puissans ,

Toi , dont l'œil ébloui m'envioit tant de charmes ,
 N'entends-tu pas mes cris ? Ne vois-tu point mes larmes ?
 Me vois-tu , tour à tour , enflammé , fans couleur ,
 Frémiffant d'épouvante , & muet de douleur ?
 Je la reconnoiffois cette beauté flétrie.
 J'ignorois fi le fer avoit tranché fa vie.
 J'allois , j'errois , tantôt fur fa tête penché ,
 Tantôt , près du cercueil en filence attaché.
 Que de fois j'embrassai ce déplorable reste !
 Je voulus me plonger dans ce cercueil funefte ;
 Et , près d'elle vivant , la fuivre chez les morts.
 J'entends du bruit ; ce bruit arrête mes efforts.
 Je crus qu'on s'avançoit vers ce toit folitaire.
 A des yeux indiscrets je fonge à me fouftraire ;
 Et la crainte & l'honneur précipitent mes pas.
 Je confervai fa gloire en pleurant fon trépas.
 Tremblant , je m'échappai d'un lieu plein de fon ombre.
 Les étoiles encor brilloient dans la nuit fombre.
 Je fuis vers ma demeure , éperdu , tourmenté :
 La tête & le cercueil erroient à mon côté.

Là , tombant à genoux devant l'Etre fuprême ,
 Je m'écriai cent fois : pardonne à ce que j'aime ;
 Par mes cris , par mes pleurs laiffe-toi défarmer.
 Ce cœur fenfible , ô Dieu ! fut digne de t'aimer.

Cher ami, conçois-tu ce doute si terrible ?
 Partout il me poursuit. Dès lors, d'un voile horrible
 Les plus riants objets pour moi furent couverts :
 Sa mort d'un crêpe épais m'obscurcit l'univers.

S'il existoit un lieu hors du globe où nous sommes,
 Où séparé de tout, & du bruit, & des hommes,
 Un mortel isolé pût seul & sans secours,
 Traîner obscurément la chaîne de ses jours ;
 Oui, c'est là qu'échappé loin des bornes du monde,
 J'aurois porté mes cris & ma douleur profonde.

Dieu ! tu me réservois pour un autre destin.
 Bientôt, à ce grand coup, je reconnus ta main.
 Tu daignas m'éclairer d'une céleste flamme.
 Je n'apperçus alors que mon Dieu, que mon ame,
 Et de l'éternité les tristes profondeurs.
 Je vis dans les mortels jouets de mille erreurs,
 Des enfants amusés par de vaines délices,
 Qui tomboient, en jouant, au fond des précipices.
 Je reculai, saisi des frayeurs de la mort,
 Je retombai sur moi, je contemplai mon fort.
 Je voulus défarmer la céleste vengeance,
 De ce cœur sans appui remplir le vuide immense,
 Dire aux miens, à la terre un éternel adieu :
 Je n'avois plus d'amante ; il me fallut un Dieu.

Je vins chercher de loin cette retraite obscure ;
 Et moi , qui dans Paris évitant la nature ,
 De l'ennui dans les champs redoutois les langueurs ,
 De ce désert alors j'embrassai les horreurs.
 Des charmes inconnus ici me consolèrent.
 Ces arbres , ces étangs , ces rochers me parlèrent.

Là , vivoient des mortels confiés à mes soins.
 Là , de nouveaux excès mes yeux furent témoins ,
 Égarés comme moi , tous ces mortels coupables
 Oublioient des ferments & des loix redoutables.
 L'asyle des autels , de vices infecté ,
 Redemandoit en vain l'austère piété.
 Que l'exemple est puissant ! Mon zèle dans leurs âmes
 Ralluma des vertus les dévorantes flammes.
 Pour nous la pénitence étale ses rigueurs.
 J'ai dompté la nature & fait de nouveaux cœurs.
 Un pain noir & grossier , de sauvages racines
 De nos corps fatigués soutiennent les ruines.
 Le jour , la bêche en main , nous cultivons les champs.
 Dans le Temple , la nuit , nous unissons nos chants.
 O ! si tu viens jamais nous voir & nous entendre ,
 Ton cœur d'un doux transport ne pourra se défendre.
 Qui ne s'attendriroit aux chants harmonieux ,
 Du sein de l'ombre épaisse élançés vers les Cieux ,

Au spectacle touchant de mes saints solitaires ,
 Avec crainte & respect baissant leurs fronts austères ,
 D'une lampe de bois le Temple est éclairé ,
 L'or n'étincèle point dans ce séjour sacré ;
 Mais il réside un Dieu sous ces voûtes antiques ,
 Les saints gémissements , les célestes cantiques ,
 Et de l'airain sacré le son religieux ,
 Se font entendre seuls dans ces sauvages lieux .
 Tandis qu'autour de nous les rois troublent le monde ,
 Nous vivons , nous mourons dans une paix profonde .

Mais que dis-je ? Est-ce à moi d'oser nommer la paix ,
 Moi que poursuit ici l'horreur de mes forfaits ,
 Moi qui crains mon amante & qu'un feu lent dévore ,
 Moi que même souvent Paris séduit encore ?
 Son bruit tumultueux retentit dans mes bois .
 Dans ce vaste Paris , c'est elle que je vois ;
 C'est elle que j'entends ; je lui parle , l'appelle ;
 Ces jardins si connus , j'y revole auprès d'elle .
 Elle embellit encor les Fêtes & les jeux ,
 Où brilloit sa beauté , charme de tous les yeux .
 Jusqu'au sein du repos sa beauté me tourmente .
 Des songes imposteurs me peignent mon amante .
 Ma courageuse main ose la repousser :
 Elle , d'un œil riant , revient me caresser .

Je m'éveille en sursaut : à travers les ténèbres ,
 Pour l'éviter , je cours dans nos réduits funèbres ;
 Je descends dans nos bois ; j'y brave les frimats ;
 Les glaçons endurcis résonnent sous mes pas.
 Ciel ! parmi ces horreurs , je la revois encore.
 Alors , n'espérant plus qu'à ce Ciel que j'implore ,
 Je perce du lieu saint la sombre profondeur ,
 Du Dieu qui le remplit je ressens la grandeur ,
 Seul , dans l'obscurité que son regard éclaire ,
 Je m'avance , à pas lents , jusques au Sanctuaire ;
 Je roule un corps tremblant aux marches de l'autel ,
 Et je cherche un asile au sein de l'Eternel.
 O Dieu ! sans ton appui , quelle est notre foiblesse !
 Tout , jusqu'aux chants divins , réveille ma tendresse :
 Mon cœur s'ouvre & s'émeut à ces pieux accens.
 Dans le Temple , entouré de spectres pâlissans ,
 De visages flétris & sillonnés de larmes ,
 Ami , le croirois-tu ? je retrouve ses charmes.
 Malheureux ! veux-tu voir ce visage si beau ?
 Vois-le donc tel qu'il est dans l'horreur du tombeau.

Hé ! que m'importe enfin cette cendre insensible ?
 Son ame , hélas !... son ame !... ô souvenir horrible !
 Ses crimes sont les miens. Dieu ! l'en punirois-tu ?
 C'est moi qui de cette ame ai banni la vertu.

Dieu me permet de vivre & frappe sa jeunesse.
 Penses-tu que ce Dieu pardonne à sa foiblesse ?
 Le dirai-je ? Peut-être, au séjour des heureux,
 Je serois tourmenté de son supplice affreux.
 Je crois la voir, traînant tout l'enfer après elle,
 Crier : tremble à ton tour, tu m'as fait criminelle.
 Et je ferme l'oreille à ses cris menaçans !
 Et ce tableau cruel ne dompte pas mes sens !
 Elle souffre par moi, me maudit, & je l'aime !
 Du moins l'amour se mêle à ma piété même.
 Chacun ici sans doute a des droits sur mon cœur ;
 Mais ceux de qui l'amour fit aussi le malheur,
 J'éprouve, à leur aspect, un charme involontaire :
 Ils aimèrent ; j'aimai : mon penchant les préfère.

Eh ! bien, sombres forêts qu'habite la terreur,
 Vieux rocs, monts hérissés, redoublez votre horreur.
 Qu'il ne soit plus pour moi de fleurs ni de verdure,
 Qu'un éternel hiver m'attriste la nature.
 O ! que ne puis-je errer dans des antres profonds,
 N'entendre qu'un torrent tombant du haut des monts,
 Les cris des noirs oiseaux, ou le bruit des tempêtes
 Courbants d'antiques pins & fracassants leurs têtes !
 Ami, je ne suis plus ; je meurs dans le remord.
 Je ne vois, je n'entends, n'appelle que la mort.

Tous les jours , préparant un asyle à ma cendre ,
 Mes mains creusent la terre où mon corps doit descendre ;
 Je m'occupe de l'heure où j'y serai caché.
 Je mesure l'espace où je serai couché.
 Autour de moi déjà j'entends prier mes frères ;
 Déjà , je vois fumer les flambeaux funéraires.
 Hélas ! tu te souviens de ce riant séjour ,
 Qu'autrefois dans Paris je formai pour l'amour.
 O mon ami , je creuse avec bien plus de joie
 Cette tombe , où des vers je dois être la proie.

Dans ce même moment je conçois un dessein.
 Sur ma cellule , ami , se penche un vieux sapin.
 Pour former mon cercueil , qu'il tombe sous la hache.
 Sur cet objet de mort que mon regard s'attache.
 J'oserai quelquefois m'y livrer au sommeil ;
 Et , retrouvant la vie à l'heure du réveil ,
 Je dirai : Là , ces yeux que j'ouvre à la lumière
 Dormiront à jamais , éteints dans la poussière.
 Ce cercueil me remplit d'un salutaire effroi ;
 C'est lui qu'il faut placer entre une amante & moi.

Mais toi , tandis qu'ici je m'abreuve de larmes ,
 L'Italie à tes yeux étale donc ses charmes !
 Tu vois avec transport ce séjour enchanté
 Où soupiroit Tibulle , où Virgile a chanté.

Un air pur, les beaux arts, la touchante harmonie
 Amollissent ton cœur dans la belle Aufonie.
 Ah ! que je crains pour toi ces climats séducteurs !
 Comme toi je connus tous ces arts corrupteurs ;
 Comme toi j'ai senti le doux attrait des vices :
 Des vertus avec moi viens goûter les délices.
 Tu pâlis ; je te vois reculer de terreur ;
 Mon désert t'épouvante. Ah ! quelle est ton erreur !
 Crois-moi ; mon cœur ici n'ignore point la joie.
 Sous nos dômes obscurs le Ciel souvent l'envoie.
 Un tourment volontaire a de secrets appas.
 Chaque jour, vers mon Dieu je m'approche d'un pas.
 Ce Dieu par l'espérance adoucit mon supplice.
 Je me plais à sentir l'aiguillon d'un cilice.
 Calme heureux d'un cœur pur, langueur des saints desirs,
 O ! que vous surpassez les turbulents plaisirs !

Mais j'apprends qu'un des miens va finir sa carrière ;
 Et je vais l'exhorter à son heure dernière.

*Ici l'Abbé de Rancé interrompt sa Lettre. Il va exhorter un
 Père de la Trappe mourant ; il revient & continue :*

Il n'est plus. Mon ami, j'ai vu mourir un Saint.
 Quel tableau ! Dans mon cœur long-tems il sera peint.
 C'est le premier de nous qui succombant sous l'âge,
 Ait franchi de la mort le terrible passage.

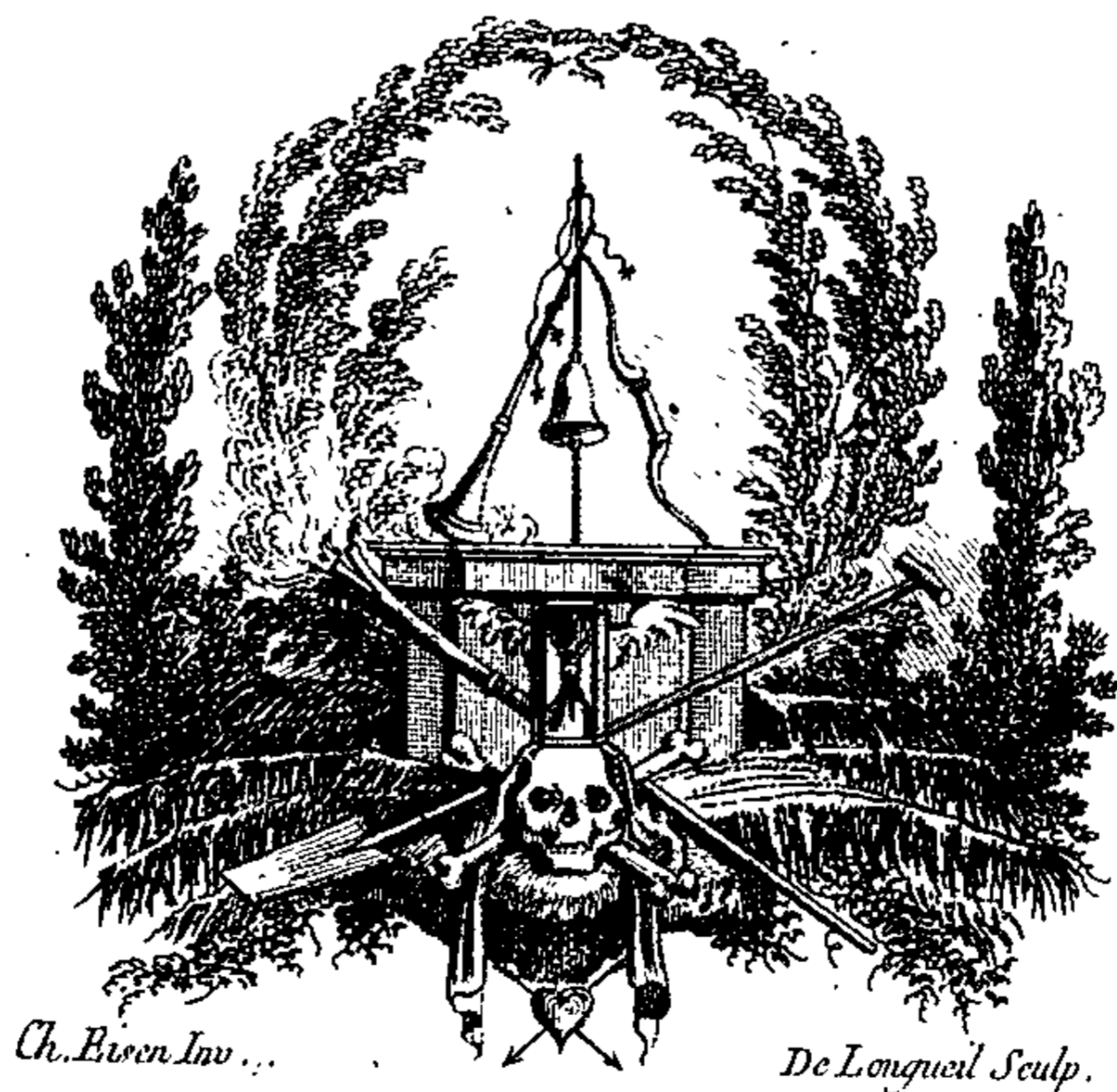
Nous , autour de son corps sur la cendre étendu ,
 Rassemblés à genoux & le front abattu ,
 Nous invoquions le ciel : charmé par nos prieres ,
 Il oublioit la mort en fermant ses paupieres ;
 Et ses yeux expirans , pleins de sérénité ,
 Etincelloient du feu de l'immortalité.
 Ah ! si telle eût été la fin de mon amante !

Que cette fin terrible , ami , nous épouvante.
 Entourés de la mort , voyons par-tout sa main.
 Son glaive nous menace ; il frappera demain.
 L'eau , l'air , le feu , la terre à nous perdre conspirent.
 A l'heure où je t'écris , combien d'hommes expirent ,
 Ceux-ci dans les grandeurs , ceux-là dans les plaisirs ,
 Tous surpris par la mort , tous formant des désirs !
 Le soleil que bientôt cacheront ces montagnes ,
 De ses rayons mourans effleure les campagnes.
 La nature se tait & l'univers s'endort ;
 Redoutable sommeil , image de la mort !

Un jour , nos successeurs , dans ces enclos rustiques ,
 Peut-être pleureront sur nos cendres antiques.
 Quand les mondes croulants sur les mondes usés ,
 Retentiront du cri de leurs ressorts brisés ,
 Quand de l'éternité la formidable Aurore ,
 (Moment peut-être hélas ! qui n'est pas loin encore ,)

Jusqu'au fond des tombeaux ira porter le jour ;
 Quand la mort ici-bas n'aura plus de séjour ;
 Quand cette tête enfin trop long-tems adorée
 Retrouvera ce corps dont elle est séparée ;
 C'est d'ici que tous deux élancés dans les airs ,
 Nous volerons aux Cieux à nos âmes ouverts.

Viens ; ta cellule est prête à côté de la mienne.
 Tu soutiendras ma foi ; je soutiendrai la tienne.
 Viens ; d'un monde imposteur quitte la vanité.
 Ami , vivons ensemble & pour l'éternité.
 Hé ! puissions-nous , vieillir dans la même demeure ,
 Entrelasser nos bras glacés à la même heure ;
 Nous regarder mourants sous le même flambeau ;
 Viens ; je suis prêt pour toi d'élargir mon tombeau.



Ch. Eisen Inv.

De Longueil Sculp.

